

FORMOSO (Bernard), *Identités en regard. Destins chinois en milieu bouddhiste thaï*

Paris, C.N.R.S. Éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2000, xii + 288 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

Vincent Goossaert

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20291>

DOI : 10.4000/assr.20291

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 85-87

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Vincent Goossaert, « FORMOSO (Bernard), *Identités en regard. Destins chinois en milieu bouddhiste thaï* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.17, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20291> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20291>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# FORMOSO (Bernard), *Identités en regard. Destins chinois en milieu bouddhiste thaï*

Paris, C.N.R.S. Éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2000, xii + 288 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

Vincent Goossaert

---

## RÉFÉRENCE

FORMOSO (Bernard), *Identités en regard. Destins chinois en milieu bouddhiste thaï*, Paris, C.N.R.S. Éditions, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2000, xii + 288 p. (cartes, tabl., illustr., bibliogr., glossaire, index)

- 1 L'auteur, ethnologue, professeur à Paris X-Nanterre, travaille depuis de nombreuses années en Thaïlande, et plus particulièrement dans le Nord-Est, l'Isan. Il en est venu à s'intéresser aux habitants d'origine chinoise de cette région : le présent ouvrage est donc une contribution à l'étude de la diaspora chinoise, qui ne part pas d'un point de vue sinologique. Les Chinois étudiés ne parlent d'ailleurs plus chinois, et le terrain fut conduit en langue isan. Le résultat est, évidemment, du plus grand intérêt pour les études thaïes ; il est aussi très accessible et enrichissant pour les spécialistes d'autres domaines dans une perspective com-paratiste. De plus, il constitue un apport précieux pour les sinologues, leur donnant accès à une population qui, bien que ne parlant plus la langue, maintient une culture chinoise très vivace.
- 2 Les études sur les communautés chinoises en Asie du Sud-Est, et particulièrement dans les mondes malais et thaï où elles ont un poids démographique important et un rôle économique fondamental, ont toujours privilégié les grandes villes. Dans ces dernières, comme à Bangkok, les Chinois ont pu reconstituer la majeure partie des institutions de leur pays d'origine. Dans les petites villes de province, en revanche, les Chinois sont en petit nombre, et beaucoup plus exposés à la pression culturelle de leur environnement.

Les questions liées à leur existence comme groupe social bien distinct se posent de manière plus critique. C'est dans le cadre d'une telle ville que B.F. a voulu étudier l'identité des Chinois thaïlandais. Il a choisi pour cela un chef-lieu de canton relativement prospère, bien qu'assez éloigné des grandes villes, de fondation récente dans laquelle les Chinois ont joué un rôle majeur. Il compare cependant ses observations dans cette paisible bourgade rurale avec la capitale provinciale, où il a également travaillé, et montre ainsi les situations très différentes des deux types de communautés chinoises.

- 3 Le terrain choisi est une ville de 3619 habitants comptant 331 Chinois et 243 Sino-thaïs (métis) : l'ensemble de ces deux derniers est dans une proportion d'environ 16 %, ce qui correspond à la moyenne nationale. La première partie du livre décrit précisément la ville et narre dans le détail l'arrivée, une à une, des familles chinoises qui s'y sont installées depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. La seconde partie est consacrée à la description des institutions et mécanismes qui fondent la communauté chinoise : la famille, les réseaux commerciaux et la pratique religieuse. La dernière partie concerne les représentations et les pratiques sociales qui sous-tendent ces institutions et ancrent les identités chinoise et thaï dans les mentalités.
- 4 L'ouvrage se place dans un cadre théorique (l'intégration/l'assimilation des minorités ethniques immigrées en introduction ; la construction de l'ethnicité en conclusion) et définit toujours précisément ses concepts, mais il a le mérite de ne pas accorder la primauté aux considérations théoriques : il est au contraire très descriptif. La petite taille de la communauté étudiée lui permet de faire coller les règles générales aux cas observés et d'illustrer par des anecdotes qui donnent au récit une saveur thaïlandaise sans en gêner le raisonnement. Le côté exhaustif de la description des activités de cette communauté et son aspect quantifié sur la base d'un véritable recensement, donnent à l'ouvrage une qualité tant sociologique qu'ethnologique. Par exemple, la carte de la distribution de tous les foyers de la ville selon leur origine ethnique (p. 54) est un modèle de précision et de clarté. Seuls sont écartés implicitement de cette description la plupart des aspects relevant de l'économie souterraine : par exemple, la corruption est qualifiée d'universelle (p. 115), mais n'est évoquée qu'en passant, de même apprend-on incidemment (p. 228) qu'un des patrons chinois de la ville tient un lupanar. Le lecteur se demande alors si les acteurs chinois, qui s'emploient à incarner la moralité en affaires (et fondent leur identité sur elle) ont un discours à cet égard. Il est aussi permis de se demander quelle part les Chinois dans leur ensemble tirent respectivement de leur activité commerciale, de l'usure qui l'accompagne nécessairement et, enfin, des activités souterraines parallèles.
- 5 La conclusion générale de l'auteur est que la communauté chinoise existe bel et bien et que son existence ne semble en rien menacée (alors que les métis sino-thaïs constituent eux une population flottante à l'avenir incertain). Elle se perpétue en dépit de nombreux inter-mariages et de l'adoption de la langue et de noms thaïs – on aurait d'ailleurs aimé plus de détails sur les modalités du changement de langue et sur les éventuelles particularités de la langue isan telle qu'elle est parlée par les Chinois, en dehors d'une fine analyse de l'emploi croisé des termes d'adresse chinois et thaïs. Cette conclusion n'était pas donnée d'avance : la communauté n'est pas autonome, est composée de Chinois d'origines différentes (Teo-chiu [Chaozhou], Hainanais, Hakka et Hokkien [Minnan]) et l'organisation lignagère, que l'on tient souvent pour la clé de voûte de la société chinoise, est quasiment absente : les familles sont venues en petits

groupes, les liens avec les membres du lignage dans les autres localités de Thaïlande, sans parler de la Chine, sont ténus et il n'y a pas de temple ancestral ni de mémoire généalogique. B.F. souligne d'ailleurs que la société des Chinois émigrés, avec sa spécialisation marchande et son morcellement, n'est pas une société chinoise typique mais une recreation originale et que beaucoup des traits que les Chinois de Thaïlande reprochent aux Thaïs existent en Chine même.

- 6 Les intermariages, qui furent la clé de l'installation réussie des Chinois localement, créèrent un groupe métis, les Sino-thaïs, dont B.F. montre en chaque point la position médiane tant dans les mentalités que dans les activités économiques, mais aussi de ce fait le rôle d'intermédiaire dans les réseaux informels (commercialisation de la loterie clandestine par exemple). Cependant, dans les cercles qui définissent réellement la communauté chinoise, les Sino-thaïs sont admis et les Thaïs exclus : l'appartenance à la communauté est donc sans aucune ambiguïté, et connue de tous, Chinois ou non. Il s'agit essentiellement des cercles commerciaux et religieux : les tontines, où le « crédit », monétaire comme symbolique, est le critère unique (de même les cercles de jeu) et le comité du temple chinois de la ville. Les Chinois étudiés entretiennent des liens réguliers avec les fondations religieuses chinoises des grandes villes, pouvant fournir à la demande des services spécialisés, mais, par opposition par exemple à ceux vivant dans la capitale provinciale, ils ne disposent pas sur place de clergé et donc ne peuvent organiser de rituel complexe. En dépit de l'absence de clergé, cependant, des grandes libertés prises par rapport à l'orthopraxie observée en Chine et de la relative simplicité du calendrier liturgique et de l'ensemble des cultes pratiqués au regard des communautés en Chine ou même de Bangkok, la pratique religieuse n'en joue pas moins un rôle fondamental dans la cohésion de la communauté chinoise. Les cultes domestiques (c'est-à-dire dans la maison/boutique) forment d'ailleurs le seul signe extérieur de sinité.
- 7 Bien que le sous-titre de l'ouvrage évoque une confrontation entre religion populaire chinoise et bouddhisme thaï, cette question n'apparaît que brièvement au sujet du financement par les Chinois des trois monastères locaux. Celui-ci a deux origines : d'une part, il fait partie des signes extérieurs d'intégration et de bonne volonté donnés par les Chinois, mais, par ailleurs, ces derniers parrainent également l'un des monastères qui leur a permis de construire un cimetière chinois. Cela, selon B.F. ne contredit pas leur peu d'estime pour les moines dont les valeurs sont à l'opposé des leurs ; réciproquement le « fatalisme » et la valorisation du renoncement inspirés aux Thaïs par les bonzes permettraient à ces derniers de s'accommoder de l'infériorité tant matérielle que symbolique que les Chinois leur imposent habilement avec beaucoup d'apparences de générosité. La divergence des conceptions sotériologiques hors de ce monde (pour les Thaïs) et dans ce monde (pour les Chinois), régulièrement présentée comme étant au fondement de l'opposition de leurs systèmes de valeurs, mériterait d'ailleurs d'être encore précisée. On peut aussi se demander si les Chinois étudiés par B.F. sont si matérialistes (matérialisme tempéré il est vrai par un réel sens de la charité) qu'ils ne sont sensibles à aucun charisme religieux ; le seul modèle charismatique décrit est celui du patron ayant réussi, riche et influent. Il est permis de se demander cependant si, en l'absence de clergé chinois, et tout en ayant peu d'admiration pour le tout venant des moines, les Chinois de cette petite ville ne seraient pas aussi attirés vers les saints ermites aux pouvoirs miraculeux (dont l'audience, considérable, au

niveau national est en bonne partie constituée de Chinois), et dont l'abbé du monastère qu'ils parrainent semble être un exemple.

- 8 Les deux cercles d'exclusion (comité de temple et grande tontine – les Thaïs ayant leurs propres petites tontines) suffisent à définir la communauté chinoise : ils sont soutenus par une identité conçue autour de qualités (austérité, prudence, ardeur au travail, valorisation du succès dans ce monde) qui se retrouvent dans le discours des Chinois sur eux-mêmes, mais aussi des Thaïs sur leurs voisins. Ces qualités définissent un « ethos entrepreneurial » si exigeant que le fait de devenir fonctionnaire entraîne presque fatalement une sortie de la communauté chinoise. Le chapitre 5 qui étudie les préjugés et stéréotypes des deux communautés montre qu'il existe un consensus sur ce qui fait l'identité chinoise, même si l'interprétation en diffère (l'austérité chinoise vue par les Thaïs comme une incapacité à s'amuser, etc.). Dans les réseaux qui réunissent Chinois et Thaïs, notamment les réseaux de commercialisation, les relations sont toujours hiérarchiques, mettant les Chinois en position supérieure. Cela tient certes à la domination de l'économie marchande exercée par les Chinois, mais aussi à leur habileté remarquable à manipuler le registre symbolique. Ainsi, le protocole négocié lors des mariages mixtes, l'échange de cadeaux rituels entre Chinois et Thaïs lors des fêtes, ou encore l'intégration des cultes populaires locaux dans le temple chinois de la ville et lors des fêtes organisées par le temple, mettent en relief une relation qui n'est jamais égalitaire : seuls les cercles purement chinois (tontines et comité de temples) permettent cette égalité dont le fondement est la reconnaissance réciproque des qualités purement chinoises (crédit, loyauté, austérité).